Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 20

Artikel: La Luise Tserroz et son volet
Autor: Dénéréaz, C.-C.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-179369

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— La vache rousse est stérile ! dit mon hôte.

— Eh ! qu'est-ce que cela fait ? lui demandai-je.

— Cela fait tout ! répondit-il d'un air capable, et je dus me contenter pour le moment de cette explication sommaire.

Cependant, pour contenter l'humeur belliqueuse de cette dernière venue, qui labourait la terre de ses cornes et soulevait la poussière, on consentit à la faire lutter contre un jeune taureau de médiocre apparence. « Un petit taureau rabougri, » disait mon hôte. C'était un sorte d'intermède avant le dernier acte, un combat sans conséquence, mais dont le résultat fut tout autre que ne le supposait mon inexpérience : la vache rousse n'ayant pas mis quatre minutes pour chasser hors de l'arène et renvoyer au pâturage son adversaire humilié.

Il était deux heures après-midi et j'assistais depuis trois heures à cette scène alpestre, sous un soleil de juillet et perché, moi dixième, sur les pierres brûlantes d'une toiture. Je partis avec mon guide, bien qu'il fit son possible pour me retenir encore, mais je fus sourd à ses instances. J'appris en route que l'honneur seul est l'enjeu dans « les combats de la reine, » qui ne sont jamais l'occasion de paris entre les spectateurs.

Les pauvres montagnards du val d'Hérens aiment leurs vaches d'une affection désintéressée, et sont payés de tous leurs soins pour elles par l'espérance du succès qui les flatte, en sorte qu'ils ne comprennent pas même comment l'appât d'un gain aléatoire pourrait augmenter pour eux les agréments de la fête.

Heureuses gens ! innocents plaisirs !.....

J'appris le même soir par la Renommée aux cent voix que la vache noire avait tenu le champ jusqu'à la dernière passe, et affirmé à grands coups de cornes son empire sur toutes ses rivales.

Genève, 15 décembre 1866.

DuBois-Melly.

Guerre à la guerre.

Nous trouvons, dans *la Liberté*, le jugement suivant sur la guerre ; il nous paraît si juste, si chrétien, que nous aimons à le reproduire :

« Je regarde la guerre avec un sentiment d'horreur que nulle expression ne saurait rendre. J'ai longtemps manqué de la patience nécessaire pour lire des récits de batailles. Si tout le monde était de mon humeur, aucun homme ne voudrait combattre pour la gloire, car le nom d'un général qui n'a pas d'autre droit au respect ne vient point sur mes lèvres, et le manque de sympathie l'arrache bientôt de mon esprit.... L'homme, ce fils immortel de Dieu, massacré par son frère ; la terre et la mer teintes de sang humain par des mains humaines ; ces femmes, ces enfants écrasés sous les ruines des cités assiégées ; les ressources les plus nombreuses des Etats, les forces les plus puissantes de la nature converties, par la malignité de l'homme, en des instruments de torture et de destruction : tout cela donne à notre globe l'apparence de l'enfer... Encore une fois, je ne saurais me battre contre telle ou telle nation. Ce peuple n'est point pour moi une simple abstraction ; ce n'est point une masse confuse. Il apparaît à mes yeux comme autant d'individus sous des milliers de formes et de rapports intéressants. Je le vois composé de maris et de femmes, de pères et de fils qui s'aiment les uns les autres autant que j'aime les miens. Ce sont des épouses dévouées et des enfants aimables ; ce sont des chrétiens unis avec moi en notre commun Sauveur. C'est une immense multitude de laboureurs à la charrue et d'artisans dans leurs ateliers, dont j'aime les utiles travaux, dont je voudrais éclairer l'intelligence, dont je souhaite l'élévation et le bonheur. Ce sont encore des hommes de goût, de génie, d'érudition, dont les écrits ont souvent charmé mes heures solitaires. Et voilà la nation que j'irais combattre ! »

Channing.

La Luise Tserrot et son vôlet.

Dâvi Tserrot avâi prâi frâi la né dâo bounan, ein revegneint d'Etsalleins, et fut d'obedzi dé sé mettré âo lli po ne pas ein ressailli. On fe veni lo mâidecin que bailla bin on n'ordonnance, mâ que ne repondâi dé rein. La fenna à Dâvi, la pourra Luise, lo pressavé po férè son testameint, kâ n'avions min d'einfants et la Luise que n'avâi rein zû qué son trossé avâi onna vouairetta pouâïre.

— Dâvi ! que le l'âi desâi, ne vâo tou pas férè on bet dé testameint, kâ ce t'allâvé mouri..... ç'arâi traô tâ !

— Eh ! bin, fâ veni lo notéro, su trâo malâdo po écriré, n'aré pas l'acquouet dé teni onna pllionma.....

Le fenna einvouïé on n'espret à Etsalleins po queri lo notéro et malheureusameint pas petout l'espret fut vîa que Tserrot eut n'a crise, que vera lé je et que l'espira.

— Eh ! à Dieu mé reindo !... te possibllio âo mondo ! desâi la Luise tota désolâïe dé cein que lo testameint n'iré pas fé, que vé-ïo déveni !.....

Tot d'on coup, l'arrêté dé plliora et le décheint à la grandze ïo lo vôlet François Griot gouvernâvé.

— François, m'n'ami, mon pourro François, que le lâi dit, lo maitré vint dé mouri : ye volliavé férè son testameint et tot m'e bailli ; yé einvouï lo bovâiron po queri lo notéro à Etsalleins et ye va bintout veni, mâ lé traô tâ.

Et le pllioravé.....

— François ! fâ mé on serviço, te ne l'âi pédré rein.

— Et quié, noutra maîtra ?

— Ce te t'é mettâi âo lli à la plliace de m'n'hommo ; on clliourа lé contréveints et lo notéro que ne té cognâi pas, créra que t'es Dâvi et écrira tôt cein que te l'âi dera dé mettré su lo testameint ; quand té démandéra : porquoui fédé-vo voutron testameint, te l'âï deré : po ma fenna ! et pi tot âora bin.

— Diabllie, diabllie, dese François ein sé frotteint lo dâi derrâï l'orollhie, c'est que..... vâi mâ..... tsé !... ne sé pas..... diabllie !

— François !... sté pllié ! te ne t'ein repeintré pas !

— ..... Eh ! bin tant pis, por vo, noutra maîtra, ye lo fari.

Ye vont dein lo pâïlo ïo étâi lo coo dé Dâvi Tserrot et lo mettont derrâi lo lli dein onna villhie mé tota cirenâïe, et mettiront déssus on moué d'étoppés. François sé dévîté, sé fourré aô lli, sé couvré bin adrâi avoué lé linsu et lo lévet, et on momeint après, lo notéro arrevé accompagni dé dou témoens.

— Eh ! bondzo, mon pourro Dâvi, dese lo notéro, cein ne va pas ?

— Hhhn'n'n'..... na. (François fasâï dâi ranque-mélâïés dâo diabllio).

— Vo volliâi féré voutron testameint ?

François toussa, soupira et dese oquié que ressseimblliâvé à : Ohï.

— Po voutra fenna ?

Mein de reponse.

— Po voutra fenna?

— Ohï... et..... hhh'nnn... et tienzé millé francs à mon vôlet François Griot..... hhh'nnn!

. . . . . .

Ma fâi la farça étâi fête; la Luise n'ousa rein deré: François avâi étâ on tot fin, et on m'a de que po sé veindzi, la véva Tserrot l'âi fasâi lé je dâo po l'eingadzi à la mariâ.

Ce François sé lessé preindré, gâ! vo pâodé contâ que n'iara pas grâ por li.

C.-C. Dénéréaz.

La Musicomanie.

Un affreux malheur nous menace. Il paraît qu'un M. Sudre, — qui est mort depuis longtemps et cela se comprend, — a trouvé, après quarante-cinq ans de recherches, *le moyen de traduire toutes les idées de l'homme à l'aide des sept notes de la musique*. Cela s'appelle la *langue musicale universelle*. Le journal où nous lisons cette nouvelle horrible déclare que cette découverte est peut-être « un des événements de notre époque, » et annonce que cette langue musicale universelle va être enseignée au lycée Bonaparte par Mme veuve Sudre.

Nous ne connaissons pas cette méthode, mais nous déclarons que nous nous passerions plutôt de déjeûner s'il nous fallait demander un bifteck aux pommes sur le piano, voire même sur l'accordéon.

Où s'arrêtera la musicomanie? — Ne lui suffit-il pas d'avoir tué la conversation dans les salons?... On ne donne plus de soirées, on donne des concerts. Vous recevez une invitation à prendre le thé chez un ami; vous y allez dans l'espoir d'y rencontrer quelques personnes au courant des événements du jour, de causer avec elles politique, littérature, beaux-arts, de placer un trait d'esprit, d'entendre ou de dire quelque nouvelle curieuse, de tâter le pouls à l'opinion publique dans un certain monde, de vous créer des relations utiles...

Va-t-en voir, Jean, s'ils viennent!

Vous aviez compté sans la musique. Elle est là, armée de ses instruments de torture, piano, violon, violoncelle, flûte, hautbois, etc., etc. Deux heures du matin sonnent, vous partez hébété, sans avoir rien entendu que des sons.

Nos pères qui causaient, parce qu'ils avaient quelque chose à dire, s'étaient empressés de renfermer la musique dans l'enceinte de l'Opéra, avec défense d'en sortir.

Nous le répétons, la musique a déjà tué la conversation. Appliquée à la *langue universelle*, si elle allait tuer les idées!...

(*Paris-Magazine.*)

Une cure de danse.

Il n'y a pas longtemps qu'à un bal brillant qui se donnait à Lausanne dans l'une des meilleures maisons de cette ville, un Anglais attirait tous les yeux par l'infatigable ardeur avec laquelle il dansait; valses, quadrilles, galops etc., tout lui était bon; aucune danse ne lui échappait. La maîtresse de la maison, faisant sa ronde, s'approche de lui, vers la fin du bal, et lui dit qu'elle voit avec plaisir qu'il a l'air de s'amuser à sa petite fête.

— Oh! moi *po-int* du tout, madame, répond l'Anglais, je ne m'amuse pas.

— Comment donc, répond la dame. Eh! c'est une mauvaise plaisanterie; vous ne quittez pas la place, et nos plus intrépides danseuses sont obligées de vous céder la partie.

— Oh oui! mais, madame, je ne danse pas pour m'amuser; il est pour transpirer. Le docteur me l'a ordonné pour le rhoumatism.

Et là dessus voilà mon original qui repart pour continuer sa cure.

Samedi dernier, j'étais au Locle, au café du Grand Friederich, avec mon ami G..., le plus endiablé des phonographes.

Quelques malins buvaient à la table à côté.

Dites-moi, M. G..., dit l'un deux, comment doit-on dire: « Donnez-nous à boire ou apportez-nous à boire? »

— Pour vous, messieurs, répondit G., vous devez dire: « Menez-nous boire. » (*Diogène*).

L'abbé Morellet disait: « Je n'aime les enfants que quand ils crient. »

— Et pourquoi?

— Parce que, quand ils crient, on les emporte! répondit-il froidement.

Un ambassadeur qu'une affaire subite obligeait de s'habiller à la hâte, se faisait raser par son valet de chambre. Celui-ci, dans sa précipitation, donnait à gauche et à droite des coups de rasoir maladroits.

— Allez lentement, lui dit alors son maître, je suis pressé.

Dans un bal.

Un monsieur qui s'ennuie se trouve attiré par une sympathie instinctive vers une autre monsieur qui bâille à se décrocher la mâchoire:

— Quelle soirée assommante, lui dit-il.

— Ne m'en parlez pas.

— Si nous nous en allions...

— Je voudrais bien... mais, impossible... je suis le maître de la maison.

Dans un dîner de famille qui a eu lieu dernièrement aux Tuileries, on a servi des nids d'oiseaux provenant du Japon et préparés à la manière chinoise. Les nids sont de la grosseur d'un œuf ordinaire, œuf de poule. La matière dont ils sont formés ressemble à de la mœlle, le goût en est fade et a besoin d'être relevé par des épices très fortes. Ce mets a été, dit-on, fort goûté par d'illustres personnages. Les visiteurs de l'exposition pourront se faire servir des nids d'hirondelles au restaurant chinois, si cela leur est agréable.

L. Monnet. — S. Cuénoud.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE LARPIN, PLACE DE LA PALUD, 21.